



**HAL**  
open science

## sémantique morphodynamique

David Piotrowski

► **To cite this version:**

David Piotrowski. sémantique morphodynamique. la sémantique au pluriel, théories et méthodes, Presses universitaires de Rennes, 2022, 978-2-7535-8095-4. halshs-04335895

**HAL Id: halshs-04335895**

**<https://shs.hal.science/halshs-04335895>**

Submitted on 13 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Sémantique morphodynamique : du signe au sens

David Piotrowski

HTL – UMR 7597

La « morphodynamique du signe », qui installe corrélativement une « sémantique morphodynamique », approche et interroge les signes dans leur intériorité formatrice : l'attention est donc portée sur les principes et les structures qui instituent en regard l'un de l'autre, et nouent en une unité indivise, un signifiant et un signifié, disons plus généralement une forme et un sens. Si priorité est ainsi donnée aux formes internes des signes, leurs régimes « externes », à savoir les comportements que les signes manifestent au travers de latitudes et de contraintes d'agencement, de connexion, d'interaction ou de transformations, ainsi que leurs « rendements » sémantiques, ne sont pas pour autant ignorés. Pour la simple et forte raison qu'en vérité, comme il sera établi plus avant, ces dimensions « externe » et « interne » sont pour ainsi dire duales : au sens où l'accomplissement des dynamiques formatrices internes, autrement dit la production du signe, est pour partie régi par les contraintes de fonctionnement externes, à l'établissement et à l'expression desquelles, dualement donc, ces signes sont requis. Au risque d'anticiper, c'est dire que le phénomène-signe, en tant qu'« objet immédiat d'une intuition sémiolinguistique » est le corrélat « manifesté » d'une légalité systémique sous-jacente, qui en livre du même coup l'objectivité. On renoue ainsi, sous un jour technique, avec la thèse saussurienne et merleau-pontienne d'un recouvrement des rapports horizontaux (entre signes) et verticaux (du signifiant au signifié), et on est conduit vers une conception des opérations langagières comme produisant leurs unités manifestes (signes et agencements de signes) en corrélation aux projets de signification qui, au travers de régimes de fonctionnements spécifiques, s'y trouvent accomplis. Sous ce jour, la dimension sémantique, dans ses unités, ses identités et ses formes régulatrices, apparaît comme le produit, toujours à renouveler et à ajuster, de pratiques sémiolinguistiques jouant d'interactions entre signes, de jugements épilinguistiques, et des connexions de signifiants à signifiés.

Pratiquement, la morphodynamique (dorénavant MD) du signe puise à deux sources : d'une part, le structuralisme saussurien, d'autre part, la MD issue des travaux de R. Thom et J. Petitot. C'est donc vers une sémantique structurale que l'on s'achemine, non pas une sémantique relationnelle selon une acception formaliste ou logiciste, mais une sémantique différentielle en un sens topologique et dynamique, où les valeurs de signification procèdent de l'émergence contrôlée de formes différenciatrices dans des substances de contenu toujours à recomposer.

Mais, réinvestissant les positions et les développements de J. Petitot, pour en instruire plus avant le dispositif saussurien, nous serons conduits à dédoubler la perspective initiale d'un « schématisme des structures » (Petitot 1985b), précisément en augmentant l'objectivité structurale empirique d'une dimension praxique. Rappelons en effet que le

projet d'une « physique du sens », qui participe d'une perspective de naturalisation du champ sémiolinguistique, consiste pour l'essentiel à déployer dans la sphère de l'ontologie structurale la configuration épistémique transcendantale qui établit les principes et fonde la possibilité d'une connaissance empirique. La naturalisation ici envisagée n'est donc pas un simple réductionnisme, qui rabattrait le sémiolinguistique sur un plan de phénoménalités et de qualifications physicochimiques, mais il s'agit d'accomplir dans le champ des phénomènes sémiolinguistiques en propre le même montage (kantien) qui installe une authentique objectivité empirique. Très schématiquement, on sait que pour ce faire le premier temps est celui d'une exposition des formes de l'intuition et des formes de la conceptualisation, pour établir ensuite leur unité nécessaire. Plus spécifiquement au plan des formes de la phénoménalité, cette première exposition (dite métaphysique) en appelle une seconde (dite transcendantale) qui en dévoile et fonde un contenu mathématique. On passe ainsi de formes de l'intuition à des intuitions formelles, et, en prolongement, « la conversion du phénomène [...] en objet d'expérience repose sur la possibilité de représenter mathématiquement, de géométriser, le contenu notionnel des catégories » (Petitot, 1992, p. 61). S'agissant de la phénoménalité structurale, dont les formes d'apparaître (les intuitions pures) sont celles de position, de limitation réciproque et de discontinuité, leur exposition transcendantale se trouve alors accomplie par les modèles MD : « les mathématiques catastrophistes [*i.e.* la MD] déterminent l'intuition catégoriale qu'est l'intuition pure structurale et en permettent l'exposition transcendantale » (Petitot, 1985b, p. 290). En corolaire, les catégories de l'ontologie structurale (par exemple, rapports de fondation, opposition, jonction...) se trouvent schématisées en ce que, dans le cadre MD, elles se « remplissent » et se diversifient suivant les formes alors mathématiquement déterminées de l'intuition pure structurale. Mais si l'approche MD accomplit une naturalisation (en termes épistémiques) du sens au travers d'une détermination de la phénoménalité structurale, elle n'aborde pas la phénoménalité du signe, comme « unité des actes du signifiant et du signifié ». La MD du signe, ici présentée, propose de combler ce manque, en appliquant les schémas MD à la théorie saussurienne. On verra alors que le dispositif résultant, en ce qu'il détient une signification phénoménologique, outrepassa le principe d'une séparation des formes de la phénoménalité et de l'objectivité, pour déboucher sur une conception praxique du signe : où les phénomènes-signes sont autant les produits que les moyens d'un travail sur le sens accompli dans l'activité de parole.

## **1 – MD du signe saussurien**

### **1.1 – Introduction**

Se soutenant donc des travaux de R. Thom et de J. Petitot, tout particulièrement pour ce dernier quant à la schématisation de la catégorialité structurale, la « MD du signe » se propose d'établir l'architecture fonctionnelle du signe saussurien dans une écriture mathématique « adéquate » au sens où les notions mathématiques retenues expriment précisément le contenu formel des intuitions structurales saussuriennes.

Pour ce faire, on procédera en deux temps : il s'agira d'abord de mettre au jour l'architecture fonctionnelle du signe, ainsi que le sens formel de ses principales composantes et articulations, pour ensuite en produire l'expression mathématique appropriée.

## 1.2 – L'architecture fonctionnelle du signe

Les points nodaux de la pensée saussurienne, où se trouve comme concentrée toute l'information sur la configuration structurale des langues, sont essentiellement au nombre de trois. D'abord, c'est chose admise, il y a le principe d'arbitrarité<sup>2</sup>, ensuite, il y a ce que l'on pourrait appeler les deux « équations fondamentales » du structuralisme saussurien, à savoir deux équivalences à portée définitoire : d'une part l'équation « opposition = différences + rapports syntagmatique/paradigmatique », et d'autre part, la définition de la valeur : « valeur = rapport de comparaison + rapport d'échange ». Ce sont ces deux dernières « équations » qui retiendront ici notre attention.

### 1.2.a – Opposition et différence

Dans un passage<sup>3</sup> du *Cours II* (Godel, 1957, p. 193) où il discute et compare les « principaux caractères » des signes graphiques et linguistiques, Saussure fait le départ entre d'un côté le régime de la *différentialité*, qu'il assimile alors à la *négativité*, et de l'autre le régime de l'*oppositivité*. Pour établir dans un strict respect de la lettre saussurienne le propre de chacun de ces régimes, il faut considérer la définition saussurienne de l'*opposition*, à savoir : « différence conjointe à un rapport » (Godel, 1957, p. 200) – sachant qu'il existe deux sortes de rapports<sup>4</sup> : le paradigmatique et le syntagmatique – ce que nous noterons par l'équation «  $Opp = \# + S\&P$  ».

Contrairement à ce que cette formule pourrait laisser croire, l'opposition n'est pas homogène à la différence. Celle-ci n'est pas simplement celle-là augmentée de connexions S&P, et leurs champs d'application sont bien distincts. En effet, alors que les *oppositions* concernent<sup>5</sup> les signes dans leur entier, les différences opèrent séparément aux plans des substances d'expression et de contenu pour y établir respectivement des signifiants et des signifiés : « deux signifiants ou signifiés sont différents, deux signes sont opposés » (Saussure *in* Godel, 1957, p. 153). Dualement, c'est l'incomplétude des rapports de différence qui se trouve ainsi affirmée : s'ils participent de l'élaboration des identités sémiolinguistiques, ils ne suffisent pas à les constituer<sup>6</sup>.

---

<sup>2</sup> « [...] premier principe ou vérité primaire : le signe linguistique est arbitraire [...] La place hiérarchique de cette vérité-là est tout au sommet » (*Cours III – Notes de Constantin*, in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2005, n. 58 : 221).

<sup>3</sup> L'essentiel de ce passage se retrouve dans le *Cours* aux second et troisième paragraphes du chap. IV.

<sup>4</sup> « [...] le jeu des différences se manifeste dans deux ordres de rapports : celui des syntagmes et celui des associations » ((Godel, 1969 : 200) fondé sur Saussure *in* Godel, 1969, (*Cours II*, note 74) p 72 & (*Cours III*, note 142) p. 89).

<sup>5</sup> « Dès que l'on compare entre eux les signes [...] on ne peut plus parler de différences ; l'expression serait impropre, puisqu'elle ne s'applique bien qu'à la comparaison de deux images acoustiques, par exemple *père* et *mère*, ou à celle de deux idées, par exemple l'idée « père » et l'idée « mère » ; deux signes comportant chacun un signifié et un signifiant ne sont pas différents [...] Entre eux il n'y a qu'*opposition* » (Saussure *in* Godel 1969 : 153).

<sup>6</sup> Sur ce point les sources sont formelles : « l'entité linguistique n'existe que par l'association du signifiant et du signifié ; dès qu'on ne retient qu'un de ces éléments, elle s'évanouit ; au lieu d'un objet concret on n'a plus devant soi qu'une pure abstraction » (*CLG*, 144), ou : « dans un

Dans cette équation, la dimension « relationnelle » (les « rapports S&P ») apparaît donc comme *principe promouvant les différences en oppositions* : les rapports S&P inscrivent la différence dans l'ordre du système (de signes). Plus précisément : le jeu des rapports S&P accomplit la conversion et la connexion structurales des régimes de différenciation qui opèrent aux plans des substances pour ainsi produire des signes en tant qu'identités oppositives.

Il s'agira alors d'expliquer précisément comment s'opère cette conversion systémique de la différence, à savoir comment l'équation « Opp = # + S&P » se trouve effectivement mise en œuvre. Et pour ce faire, il faudra commencer par préciser la nature des rapports de différence aux plans de l'expression et du contenu.

### 1.2.b – Différences au plan du contenu (signifiés)

Sur ce point, tout a été dit : l'intuition saussurienne des différences qui configurent en signifiés la substance du contenu est une *intuition topologique et dynamique* : la différence est pensée sur le mode d'un *système de discontinuités* (réseau de frontières) catégorisant en sous-domaines attenants (les signifiés en rapports de limitation réciproque) un espace substrat (de contenu) supposé homogène. Et cette intuition *topologique* se double d'une dimension *dynamique*. Car le réseau de frontières découpant l'espace substrat en signifiés est fondamentalement l'actualisation d'une configuration d'équilibre à laquelle des dynamiques sous-jacentes, s'exprimant *spatialement* comme propensions expansionnistes, parviennent en se limitant réciproquement.

Ici encore les descriptions que Saussure donne des rapports entre signifiés ne laissent place à aucun doute, notamment dans les passages sur les rapports synonymiques : « [...] tous les mots qui expriment des idées voisines se limitent réciproquement : des synonymes comme *redouter, craindre, avoir peur* n'ont de valeur propre que par leur opposition ; si *redouter* n'existait pas tout son contenu irait à des concurrents » (CLG, 160), ou bien : « [...] si par impossible on n'avait choisi au début que deux signes, toutes les significations se seraient réparties sur ces deux signes » (Saussure in Godel 1957: 199).

### 1.2.c – Différences au plan de l'expression (signifiants)

Pour ce qui concerne les différences entre signifiants, l'affaire est plus complexe : Saussure reconnaît le caractère différentiel (au sens topologique et dynamique) des phonèmes (qui sont des « entités oppositives, relatives et négatives »<sup>7</sup>) mais il ne reconnaît pas aux signifiants une même nature formelle : entre les signifiants les rapports de différence ne sont pas de nature topologique et dynamique, mais algébrique. Précisément<sup>8</sup>,

---

système de signes, comme la différence coïncide toujours avec l'opposition, le caractère négatif [*i.e.* différentiel] ne s'observe jamais à l'état pur : « il ne peut l'être en effet que si, par abstraction, on considère qu'un seul côté du signe » (Godel, 1969 : 197).

<sup>7</sup> CLG, p. 164.

<sup>8</sup> « sans le reconnaître expressément, Saussure devait penser que les différences de signifiants se laissent observer et analyser plus aisément que celles des signifiés. *Deux suites de sons ne peuvent différer que par le nombre, la qualité et l'ordre des unités irréductibles*, et on a vu [...] que la détermination de ces unités, pour Saussure, ne pose pas de véritable problème » (Godel, 1969, p. 199, nous soulignons).

selon Saussure les signifiants sont à différencier en regard du *nombre, de la qualité et de l'ordre des unités qui les composent* (phonèmes).

De cette façon, les signifiants portent des identités (agencements spécifiques de composantes phonématiques) qui ne sont pas conditionnées par leurs différences mutuelles mais au contraire qui les fondent (en termes, donc, de nombre, de qualité et d'ordre). Au plan de la substance d'expression, les différences entre signifiants ne sont donc pas *productives* mais *résultatives*. Le passage des substances à la forme (sémiolinguistique) va alors consister à retenir et promouvoir le seul fait relationnel (des différences) et corrélativement à réduire les signifiants au rang de termes polaires de ce rapport. Entre signifiants on parlera alors de différence « distinctive » (vs « négative » entre les signifiés).

### 1.2.d – Conséquences structurales

Disposant de ces précisions sur les rapports de différence, on pourra utilement reconsidérer la conception saussurienne d'une langue: « [...] comme une série de subdivisions contiguës dessinées à la fois sur le plan indéfini des idées confuses [...] et sur celui non moins indéterminé des sons » (CLG : 155-156) – conception illustrée par le célèbre schéma de deux masses ondoyantes dont la rencontre est administrée pas un principe différentiel (lignes verticales) instituant symétriquement des signifiés et des signifiants, élaborés pour chacun à leur propre niveau suivant des rapports de limitations réciproques.

Notons alors par « # » le rapport de différence « distinctive » (entre signifiants), par « / » le rapport de différenciation négative (limitation réciproque), et par « ↔ » la connexion fonctionnelle entre les différences de signifiants et de signifiés. On est donc passé du schéma d'une « corrélation de rapports différentiels opérant sur deux masses amorphes », soit la formule «  $sia_1/sia_2 \leftrightarrow sié_1/sié_2$  », à la formule «  $sia_1\#sia_2 \leftrightarrow sié_1/sié_2$  ».

Ce faisant, on a clairement rompu la symétrie du signe, telle qu'on la trouve exposée dans de nombreux passages du *Cours* – laquelle symétrie se trouve d'ailleurs remise en question par Saussure lui-même, notamment par une modification radicale, dans le troisième cours<sup>9</sup>, du schéma du signe, où la double flèche (entre signifiant et signifié) est remplacée par une simple flèche (du signifiant vers le signifié – ce que nous noterons  $sia \rightarrow sié$ ), et corrélativement, au travers du concept de valeur<sup>10</sup>, qui introduit une « relation de signification » orientée (ou relation « d'échange », notée  $R_s$ ) entre le signifiant (pensé comme valeur) et sa contrepartie « matérielle » (extérieure au système, dont les items sont ici notés *a, b, c...*).

<sup>9</sup> *Cours III*, p. 286.

<sup>10</sup> Rappelons, s'il était nécessaire, la définition de la valeur : « [les valeurs] semblent régies par ce principe paradoxal. Elles sont toujours constituées : 1° par une chose *dissemblable* susceptible d'être *échangée* contre celle dont la valeur est à déterminer ; 2° par des choses *similaires* qu'on peut *comparer* avec celle dont la valeur est en cause » (CLG : 159). Par ailleurs, soulignons que la relation d'« échange » (ou de « signification ») ouvre bien sur la sphère extralinguistique des *idées* : « [...] un mot peut être échangé contre quelque chose de dissemblable : une idée ; en outre il peut être comparé avec quelque chose de même nature : un autre mot » et plus avant « [le mot] peut être « échangé contre tel ou tel concept, c'est-à-dire qu'il a telle ou telle signification ; [mais] il faut encore le comparer avec les valeurs similaires, avec les autres mots qui lui sont opposables » (CLG : 159) – « [...] *mouton* peut avoir la même signification que l'anglais *sheep*, mais non la même valeur » (CLG : 159)

### 1.2.e – Architecture fonctionnelle

On peut alors ramasser l'ensemble des informations ci-dessus acquises dans le système de trois formules suivantes :

$$(1) \text{ sia}_1\#\text{sia}_2 \leftrightarrow \text{sié}_1/\text{sié}_2$$

$$(2) \text{ sia} \rightarrow \text{sié}$$

$$(3) \text{ sia} \rightarrow (R_s) \rightarrow a, b, c\dots$$

Trois formules qui, moyennant quelques arbitrages et adaptations, se laissent assez naturellement intégrer en un système. Il suffit pour cela,

— d'orienter dans (1) le rapport de corrélation entre différences de signifiants et de signifiés,

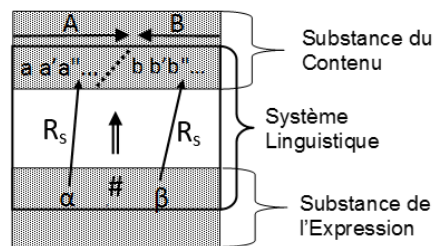
Soit (4) «  $\text{sia}_1\#\text{sia}_2 \Rightarrow \text{sié}_1/\text{sié}_2$  ».

— d'observer que la donnée de (4) et (3) permet de déduire (2) qui peut donc être retiré.

Le schéma fonctionnel résultant est alors le suivant :

*Notations :*

- signes  $\alpha/A$  et  $\beta/B$  (suivant le patron signifiant/signifié) ;
- $a, a', a'' \dots b, b', b'' \dots$  : contreparties en substance de  $\alpha$  et  $\beta$  (via  $R_s$ ) ;
- le trait en pointillé note un rapport différentiel (frontière) catégorisant la substance du contenu en sous-domaines attenants.



Pour achever le montage, trois étapes restent à accomplir :

— (i) apporter une détermination mathématique des rapports différentiels au plan du contenu ;

— (ii) rendre compte de la double flèche «  $\Rightarrow$  » ;

Pour le premier point, la solution nous est livrée « clé en main » par le dispositif MD, qui rend justement compte des processus de catégorisation différentielle (installation de frontières) d'un espace substrat. Venons-y.

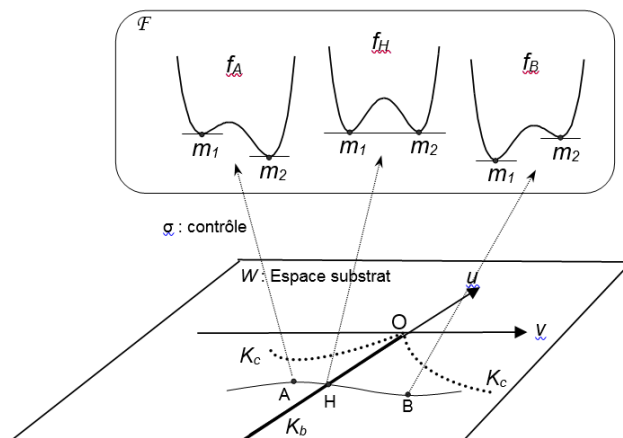
### 1.3 – Caractérisation MD

Très sommairement, ce que nous enseigne le modèle MD<sup>11</sup>, c'est que les frontières  $K$  catégorisant un espace substrat homogène  $W$  sont à penser comme la trace dans cet espace des instabilités d'un espace interne  $F$  de dynamiques qualitatives (fonctions potentiel  $f_i$ ) qui

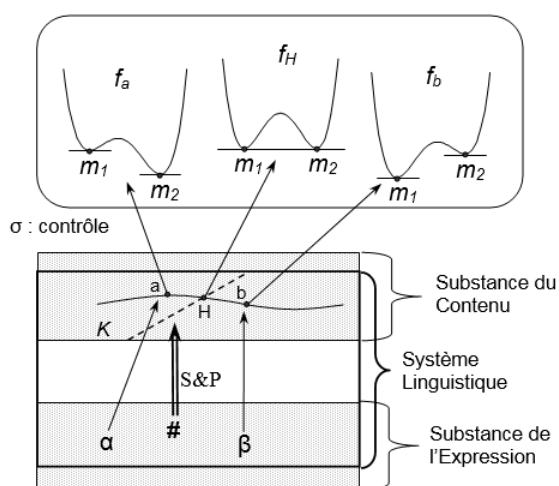
<sup>11</sup> Cf. (Thom 1977) & (Petitot 1985a, b & 1992)

déterminent des états en compétition mutuelles ( $m_i$ ) et que ces unités du substrat « contrôlent » (champ  $\sigma$ ).

Autrement dit, les unités A, H, B de l'espace substrat, ici de la substance du contenu, sont à considérer comme des paramètres de contrôle de formes dynamiques, respectivement  $f_A, f_H, f_B$ , déterminant chacune un certain état *actuel* (le minimum absolu) en opposition à d'autres états alors virtuels (les minimum relatifs). Et les unités « frontières » H dans l'espace substrat sont précisément celles-là qui déterminent des dynamiques instables, notamment des dynamiques où plusieurs états prétendent également (égalité des minimum relatifs  $m_1$  et  $m_2$ ) à la réalisation. La figure suivante (cas de la singularité « cusp ») en propose une illustration.



Pour rendre précisément et adéquatement compte de l'émergence de rapports différentiels (topologiques et dynamiques) installant des signifiés dans une substance de contenu, il suffira donc d'assigner aux occurrences de substance la fonction de paramètre de contrôle de formes dynamiques, autrement dit de considérer la substance du contenu comme un espace externe  $W$  de contrôle de dynamiques – ce que livre le schéma suivant :



Dans cette architecture fonctionnelle, le rapport d'échange  $\rightarrow$  (entre  $\alpha$  (resp.  $\beta$ ) et a (resp. b)) se trouve alors promu au rôle d'un contrôle, que l'on dira « primaire ». Précisément : le rapport d'échange entre une unité d'expression, par exemple  $\alpha$ , et l'unité  $a$  de substance de



contenu qu'elle pointe se trouve en effet prolongé par le champ  $\sigma$  de  $W$  vers  $F$ . Or il se trouve que par l'effet de la composition fonctionnelle «  $\sigma \circ \rightarrow$  », et *en regard* des processus de catégorisation qui en constituent l'aboutissement structural, la relation  $\rightarrow$  reçoit, dans une logique de rétroaction des statuts, la position fonctionnelle d'un contrôle, alors « primaire ».

De cette façon, le terme d'expression  $\alpha$ , à travers son rapport d'échange avec l'unité de contenu  $a$ , se trouve déterminé, *via* le contrôle secondaire  $\sigma$  de  $W$  vers  $F$ , une dynamique  $f_A$  dont l'état  $m_2$  est actualisé dans un contexte de compétition pour la réalisation avec un état  $m_1$ , lequel serait actualisé si le contrôle se trouvait commandé par l'unité d'expression  $\beta$  — ce qui s'exprime par une structuration différentielle (frontière) de la substance de contenu.

Avant d'aborder le point (ii) précédent qui nous conduira à prendre en considération la MD non plus du signe isolé mais des interactions S&P entre signes, il faut ici observer que le schéma fonctionnel mis sur pied rend justice, très directement d'ailleurs, de l'unité indivise (quoique dissymétrique) du signe. Simplement parce que les unités d'expression en tant qu'elles contrôlent l'émergence de frontières dans la substance du contenu, autrement dit en tant qu'elles déterminent la production de signifiés, se trouvent directement investies des différences de sens qu'elles administrent. Réciproquement, l'existence des signifiés étant entièrement suspendue au contrôle des signifiants, les signifiés sont donc inconcevables en dehors de la connexion fonctionnelle qui les institue, pour accomplir ainsi une unité indivise forme/sens.

On observera par ailleurs que le dispositif MD détient une signification phénoménologique, que nous présentons ci-après dans ses traits les plus rudimentaires.

## 2 – Signification phénoménologique

Rappelons d'abord que pour rendre compte des caractères phénoménologiques du signemot (caractère « secondaire » ou « accessoire » du signifiant en regard du signifié qui, quant à lui, « capte » la conscience) Husserl fait appel à une structure de champ attentionnel. Ce sont alors les positions que, dans cette structure organique, les objets des visées perceptive et significative occupent en regard l'un de l'autre, qui leur confèrent les qualités phénoménologiques et les statuts respectifs de signifiant et de signifié.

La structure du champ attentionnel s'articule suivant quatre modalités du « viser » : le mode de l'« arrière-plan », le « remarquer » secondaire, le « remarquer » primaire, et la visée « thématique ». Pour ce qui nous concerne, le « remarquer primaire » est le mode du « faire attention » qui dirige le rayon de la conscience vers un objet pour lui accorder un certain privilège. Mais il y a une autre façon d'être attentif que celle qui accorde un plus ou moins grand privilège à l'objet. Précisément : il faut établir une séparation « entre le fait d'être tourné vers un objet et le fait d'être occupé par lui » (Husserl, 1995, p. 43). Ainsi, lorsque la conscience est tout entière engagée dans l'objet, lorsqu'elle investit son *horizon intérieur* et que, pour ainsi dire, elle l'« habite », alors on parlera de visée « thématique ».

La constitution du signe procède alors de la modalisation des objets intentionnels de son et de sens, définis au départ suivant des actes de conscience spécifiques et séparés, sous l'unité du champ attentionnel de la conscience. Précisément : l'acte de l'intention sémiolinguistique institue les consciences de son (de mot) et de signification, au départ distinctes, dans les

positions interdépendantes d'objets d'une visée primaire (perception) et thématique (signification).

Ces positions exposent exhaustivement les caractères phénoménologiques du signifiant et du signifié, et rendent conjointement compte de leur unité doublement fusionnelle et dissymétrique. Elles expliquent aussi l'ambiguïté phénoménologique du signifiant, car le son de mot se constitue comme objet d'un remarquer primaire (perceptif), donc comme simple phénomène sensible, mais par ailleurs, il apparaît, dans sa connexion intrinsèque à l'objet d'une visée thématique, comme obligeant la conscience à se détourner de lui pour s'investir dans sa contrepartie structurale du champ attentionnel, à savoir le signifié en position, donc, thématique.

On observe alors, et assez directement, que la MD du signe saussurien, qui expose donc les formes de l'objectivité langagière, coïncide pour partie avec la structure complexe de l'intentionnalité sémiolinguistique telle que décrite par Husserl.

*En premier lieu*, semblablement à l'intentionnalité sémiolinguistique qui conjugue deux ordres de « viser », l'un à caractère perceptif, l'autre d'orientation signifiante, le modèle MD du signe articule deux plans d'objets en partie déliés quoique fonctionnellement conjugués : d'une part, le plan des signifiants, entendus comme agencements phonématiques, et qui relèvent donc d'une saisie simplement « perceptive », et, d'autre part, celui des signifiés comme identités différentielles de sens. *En second lieu*, et plus essentiellement, on observe que dans l'infrastructure du signe saussurien les signifiants et les signifiés détiennent, de par leurs positions fonctionnelles, des significations structurales en tout point semblables à celles des objets respectivement primaire et thématique du champ attentionnel.

En effet, les signifiants, comme « simples perçus », se trouvent impliqués dans la structure MD du signe en qualité de paramètres d'un contrôle sur la constitution des signifiés. Or il est clair que du point de vue de l'« économie structurale », ce qui est prégnant sur la scène MD c'est le processus de différenciation qui se déploie dans une substance de contenu pour y installer des signifiés. Car le système tout entier, comme en sa raison finale, préside à la genèse de morphologies signifiantes et ne constitue de ce fait que la machinerie où se trame, alors au premier plan, l'existence et la non-existence en langue (cf. *infra* §3.1). Ce qui revient à dire que les moments configurationnels qui prévalent dans la logique interne de l'architecture dynamique du signe, ceux que Husserl appelle « thèmes » au sens où ils occupent une position supérieure dans l'échelle de l'investissement conscientiel, sont précisément les signifiés, comme valeurs différentielles.

Il s'ensuit que, corrélativement, et en regard de l'horizon de fonctionnement du système qui les mobilise, les signifiants apparaissent sous une teinte accessoire : ils ne sont que des « intermédiaires », obligés sans doute au plan fonctionnel, mais secondaires au plan des enjeux. Les signifiants se trouvent certes engagés dans le contrôle des formes émergentes, mais celles-ci occupant le devant de la « scène MD », ils se trouvent frappés de « désintérêt » aussitôt que mobilisés, dans la mesure où intrinsèquement, de par leur signification fonctionnelle, ils orientent vers les signifiés auxquels ils sont, pour ainsi dire, consacrés.

On notera par ailleurs que dans l'appareil MD la connexion nécessaire entre signifiants et signifiés est une relation dissymétrique et dynamique, où les signifiants ont donc un rôle fonctionnel *au service* de l'émergence d'identités différentielles de sens, qui *comptent alors prioritairement pour* la conscience.

Soulignons avant de revenir à l'examen du point (ii) précédent, que la signification phénoménologique du dispositif MD va bien au-delà<sup>12</sup> de cette première correspondance entre, d'un côté, des positions fonctionnelles et structurales (à savoir les paramètres de contrôle et les grandeurs différentielles) et, de l'autre, des déterminations phénoménologiques (respectivement, les objets primaire et thématique) ; nous reprendrons ce point en §5.

### **3 – MD du signe : achèvement**

Considérant donc le schéma MD initial, il s'agit maintenant de rendre compte de la double flèche «  $\Rightarrow$  ». Ce faisant, et essentiellement, il s'agira de passer d'une MD (inachevée) du signe isolé à une MD des interactions entre signes, telles qu'elles se trouvent donc établies suivant les modes du syntagmatique et du paradigmatic.

#### **3.1 – S&P et différentialité**

Observons d'abord que différentialité et rapports S&P ont « fonctionnellement partie liée », précisément en ce que les rapports de différence négative au plan du contenu conditionnent *l'existence même des signes* : la disparition d'une frontière dans la substance du contenu a pour conséquence de mettre en continuité, *i.e.* d'homogénéiser, les deux sous-domaines (les signifiés) qu'elle institue suivant des rapports de limitation réciproque. Un tel « effondrement » structural affecte donc l'existence des signifiés, et du même coup celle des signes qui les impliquent.

C'est donc dire que la flèche «  $\Rightarrow$  » (qui gouverne l'installation de frontières dans la substance du contenu) est fonctionnellement impliquée dans l'existence *versus* la non existence en langue. Par ailleurs, c'est dans le syntagmatique et le paradigmatic comme axes variationnels que se trouvent mises en jeu et que se rencontrent les modalités de *l'existant* et du *non existant* en langue. Plus précisément les rapports S&P, en tant qu'ils administrent les variations d'un syntagme donné, constituent une structure opératoire en prise sur le possible et l'impossible en langue. Il en est ainsi, par exemple, des paires différentielles, dont l'analyse linguistique fait un usage constant, et qui mettent précisément et méthodologiquement en scène la sortie de la légalité linguistique, autrement dit la sortie de la sphère de l'existence en langue.

Soulignons qu'il s'agit ici non pas d'une légalité globale et d'un seul tenant mais d'une légalité locale et stratifiée, qui permet de concevoir des distorsions ponctuelles sous forme d'altérations de seuils, dans une logique d'ajustement, de reconfiguration et de négociation de sens en parole.

---

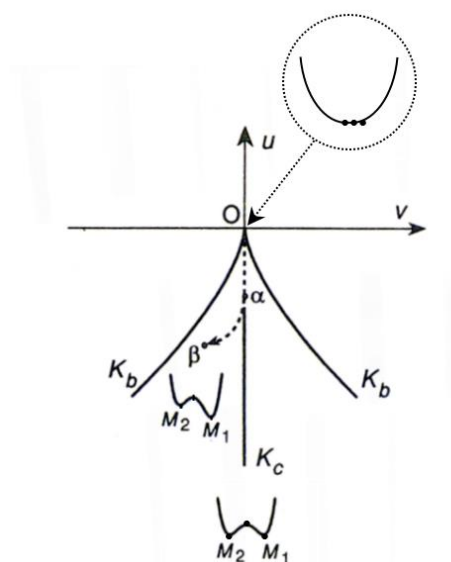
<sup>12</sup> Pour un examen détaillé des différentes strates de conscience verbale dont rend compte le schéma MD, voir Piotrowski (2012, 2013, 2017).

Nous retiendrons donc que la relation de détermination «  $\Rightarrow$  », qui régit à son aboutissant l'existence et la non existence en langue, renvoie donc structurellement à l'ordre des rapports S&P. Il reste alors à en produire une détermination MD précise.

### 3.2 – Parcours de stabilisation

Pour ce faire, il faut mettre l'accent sur le caractère émergentiel des structures différentielles : celles-ci ne sont pas des morphologies statiques, mais sont issues d'un processus de stabilisation d'une singularité origine où se trouve, pour ainsi dire, concentrée toute leur information structurale. Pour illustration, considérons l'exemple de la singularité « cusp ». Il s'agit d'une forme dynamique (située en  $O$ ) qui concentre en un seul point, trois points critiques (minima ou maxima de la fonction potentiel). Par différentes voies de stabilisation, ces points critiques « superposés » vont se trouver « séparés » et donner lieu à des minima (correspondant à des attracteurs) et des maxima (séparant des bassins d'attraction) distincts. Le schéma suivant donne à voir divers parcours de stabilisation, tous issus de la singularité originare « cusp », qui à leur terme installent des rapports différentiels spécifiques, précisément ceux des oppositions qualitatives et privatives

– Le *parcours G/S* (pour Générique/Spécifique), illustré dans la figure suivante, consiste à « sortir » de l'origine  $O$  (trois points critiques confondus) en restant sur  $K_c$ , ligne d'instabilité (de conflit) où la séparation des points critiques originaires donne lieu à deux attracteurs  $M_1$  et  $M_2$  de valeurs égales et en compétition à l'actualisation (le troisième point critique sépare les deux bassins d'attractions), puis, « quittant »  $K_c$  en  $\alpha$  et atteignant  $\beta$ , à donner avantage à  $M_1$  (actualisé) aux dépens de  $M_2$  (alors virtualisé).



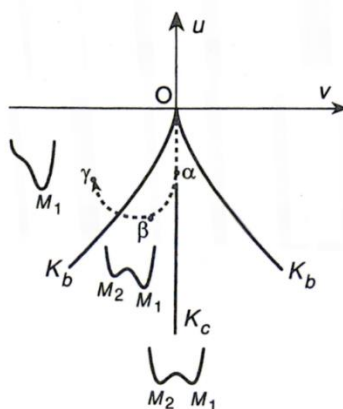
Du point de vue des actualisations, on passe donc d'un état auquel réfère le minimum « dégénéré » de la dynamique origine en  $O$ , c'est-à-dire un état envisagé indépendamment de toute connexion oppositive, à, dans un premier temps (en  $\alpha$ ), deux états de « poids » égaux en opposition, puis, dans un second temps (en  $\beta$ ), à un unique état actuel  $M_1$  acquis par virtualisation d'un état concurrent  $M_2$ . Ainsi on est passé (i) d'une forme instable et

relationnellement indéterminée (le minimum dégénéré de la dynamique origine n'entretient aucun rapport avec d'autres états « attractifs » susceptibles de s'opposer à lui) qui relate l'indifférenciation d'un substrat  $W$ , à (ii) une dynamique de type « conflit » qui établit (en  $\alpha$ ) une authentique compétition entre deux attracteurs (à égalité de poids pour l'actualisation) et, enfin, (iii) à la résolution du conflit par actualisation d'un attracteur aux dépens de l'autre.

Le parcours G/S apparaît donc comme un processus par lequel un état originellement indifférencié se trouve à son terme articulé suivant le principe d'une opposition qualitative. Par le parcours G/S on passe donc d'une unité de genre, *i.e.* d'un terme générique, à deux identités d'espèce : deux états spécifiques en opposition polaire. C'est dire que le parcours G/S schématise la relation générique/spécifique.

– *Parcours E/I.* Le parcours E/I relate la construction du rapport extensif/intensif (ou encore marqué/non marqué) — rapport de nature éminemment topologique dont on sait qu'il désigne le contraste « entre un terme précis et un terme vague » (Hjelmslev 1985, p. 34). Où le terme « précis », appelé aussi « intensif », est un terme qui tend à « concentrer » sa signification dans une région sémantique, tandis que le terme « vague », ou extensif, est caractérisé par « le fait de pouvoir occuper n'importe quelle partie de la zone » (*Ibid*, p. 41). Le couple de lexèmes *jour/nuit* en donne une illustration : *jour* est un terme extensif en ce qu'il peut aussi bien désigner la partie diurne d'une journée (alors en opposition à *nuit*) que la journée dans son entier, tandis que le terme intensif, qui focalise son sens sur la fraction nocturne de la journée, est *nuit*.

Le rapport E/I est schématisé par un parcours qui débute en O, longe  $K_c$ , puis passant par  $\beta$  et, après franchissement de la frontière  $K_b$ , atteint  $\gamma$  (cf. fig.).



Comme dans le parcours G/S, le parcours E/I, dans sa première phase, détermine en  $\beta$  un état actuel  $M_1$  en opposition polaire à un état virtuel  $M_2$ . À la suite de quoi, dans une seconde phase (de  $\beta$  vers  $\gamma$ ) au cours de laquelle la frontière  $K_b$  est franchie, le minimum relatif  $M_2$  disparaît au profit du seul  $M_1$ . En  $\gamma$ , la dynamique ne présente qu'un seul attracteur, et n'institue donc pas d'articulation oppositive dans l'espace substrat. Mais cette indifférenciation de l'espace substrat n'est pas la même que celle livrée par le germe instable au départ du parcours de stabilisation. En effet, l'indifférenciation en  $\gamma$  n'est pas originaire :

elle résulte d'une fusion d'attracteurs en opposition et donc d'un recouvrement de termes préalablement constitués dans leurs identités relationnelles. La forme dynamique présente en  $\gamma$  relate donc l'élargissement du champ de détermination de  $M_1$  : jusqu'à recouvrir  $M_2$ .

On voit donc que le parcours E/I reconstruit le mode du rapport extensif/intensif. Le terme « extensif », c'est-à-dire le terme qui a tendance à « généraliser » son champ de manière à désigner aussi bien la totalité de la catégorie qu'une de ses valeurs polaires, est le terme  $M_1$  — le terme « intensif », qui focalise son sens dans son opposition au terme extensif, étant  $M_2$ .

### 3.3 – MD de S&P

Disposant des parcours de stabilisation, il nous est maintenant possible de livrer une détermination MD de la double flèche «  $\Rightarrow$  », dont nous savons qu'elle régit à son aboutissant l'existence et la non existence en langue, et renvoie donc structurellement à l'ordre des rapports S&P.

#### 3.3.a – Exclusion constituante et actualisante

C'est à ce moment qu'il nous faut faire au plan du paradigmatique la distinction entre deux sortes de rapports d'exclusion, à savoir les exclusions « constituantes » et « actualisantes ». Pour ce faire, reprenons l'exemple donné dans le *Cours* d'un paradigme centré sur *enseignement*, à savoir *éducation, formation, apprentissage...*, et son traitement par Ducrot.

Selon un point de vue structuraliste, le sens d'*enseignement* s'établit dans les rapports de limitations réciproques que ce mot entretient avec les termes qui, à contexte donné, lui sont concurrents. Ainsi « la connotation intellectuelle contenue dans *enseignement* ne se révèle que par son opposition possible à *éducation* dans les contextes où les deux termes sont en concurrence »<sup>15</sup>. Il en est ainsi, par exemple dans les constructions *N + adj déterminatif*, comme : *Éducation artistique, littéraire, professionnelle, religieuse, scientifique*. Et « dès que cette concurrence cesse, dès que *enseignement* ne peut plus être remplacé par *éducation* (comme dans la phrase « *cette histoire comporte de nombreux enseignements* ») le terrain laissé libre est aussitôt réoccupé et *enseignement* récupère l'acceptation morale qu'il avait abandonné ailleurs »<sup>16</sup>.

Ce qui ressort de cet exemple, c'est qu'il faut envisager *deux sortes d'exclusion*. La première sorte concerne la construction pour tout ou partie d'un paradigme comme ensemble de termes susceptibles d'occuper une place à contexte syntagmatique donné. L'exclusion dans ce cas consiste à rejeter hors du champ paradigmatique les termes qui auraient pu prétendre y résider en d'autres circonstances (comme dans l'énoncé « *cette histoire comporte de nombreux enseignements* » où, à la différence de *leçon* par exemple, *éducation* se trouve exclu du paradigme d'*enseignement*). Ce premier régime d'exclusion établit donc des ensembles de termes en concurrence. C'est à la seconde sorte d'exclusion qu'il revient ensuite d'actualiser l'un ou l'autre de ces termes : par exemple *éducation* plutôt

---

<sup>15</sup> (Ducrot, 1968 : 60)

<sup>16</sup> (Ducrot, 1968 : 60)

qu'*enseignement* dans *éducation religieuse*, qui reçoit alors une valeur différentielle (/moral/) par son contraste à *enseignement* (/connaissance/).

Ces deux sortes d'exclusion, respectivement « constituante » et « actualisante », participent d'une logique systémique globale, et, plus précisément, opérationnalisent deux facettes d'une même rationalité sémiolinguistique. Mais les rapports « constituants » ont plus directement partie liée avec la rationalité linguistique, et peuvent revendiquer une sorte de prévalence. En effet, lorsque l'exclusion « actualisante » concerne *l'effectivité sémantique*, à savoir la production actuelle du sens en discours par sélection de termes également disponibles et susceptibles alors d'être accomplis les uns aux dépens des autres (authentique concurrence), l'exclusion « constituante » participe de la *légalité intrinsèque du système* en ce qu'elle est directement impliquée dans l'existence même et la formation des objets sémiolinguistiques. Rappelons que ce qui se trame dans les rapports d'exclusion « constituante » c'est l'articulation entre un « possible » et un « impossible » en langue, c'est-à-dire la légalité sémiolinguistique en propre (en tant que loi instituant une objectivité sémiolinguistique).

Si l'on revient à l'exemple précédent, cela veut dire que les sèmes /moral/ et /connaissance/ qui qualifient oppositivement *éducation* et *enseignement* dans le contexte *N+(religieux, artistique, littéraire...)* procèdent originairement, quoique plus ou moins directement, de contraintes mettant en jeu la légalité sémiolinguistique. Ainsi, par exemple, dans leurs reliefs proéminents, au travers des paires différentielles *enseigner+(quelque chose vs \*quelqu'un)*, et *éduquer+(\*quelque chose vs quelqu'un)* et de bien d'autres qui peuvent en être déclinées (nous revenons plus avant sur cet exemple), *éducation* reçoit une valeur attachée à l'humain – *versus* l'item *enseignement* qui concerne des compétences ou des savoirs – mais aussi, extensivement, des valeurs morales (*enseigner la patience, l'honnêteté...*). Sur ces bases, on explique qu'en contexte de concurrence (exclusion « actualisante ») *enseignement* et *éducation* s'opposent sémantiquement comme il est décrit ci-dessus, et qu'en contexte restrictif *enseignement* reprend toutes ses latitudes sémantiques. Il reste que les valeurs que ces unités lexicales actualisent se trament plus fondamentalement dans des jeux d'exclusions « constituantes » où, au travers de connexions réglées avec d'autres items, elles configurent leurs significations.

Il reste donc maintenant à donner la détermination MD de ces rapports d'exclusion constituante, où la légalité sémiolinguistique se coordonne aux rapports S&P.

### 3.3.b – MD des exclusions constituantes

Rappelons que dans le dispositif MD, la présence ou l'absence d'un système de frontières dans la substance du contenu traduit l'existence ou la non-existence de signifiés. Par voie de conséquence *les modalités d'instanciation des frontières sont fonctionnellement corrélées au jeu des contraintes S&P* (à considérer plus généralement comme *ensemble des procédures variationnelles (ou transformationnelles)*) – en ce que les relations S&P administrent l'accès aux valeurs du possible et de l'impossible en langue, c'est-à-dire administrent les constats d'existence ou de non-existence en langue

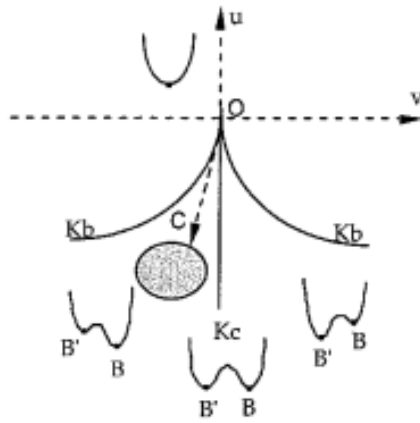
Considérons alors, pour commencer, un schéma variationnel paradigmatique  $B-B'$  opérant sur le syntagme  $AB$  et les clauses de recevabilité suivantes :  $AB$  et  $*AB'$ . On conviendra que l'opposition des vocables  $B$  et  $B'$  n'est pas une donnée actuelle et intangible de la langue. En effet, cette opposition qui est rencontrée à l'occasion de la transformation de  $AB$  en  $AB'$  aurait été négligée si le locuteur avait eu en vue l'opposition de  $B$  avec, mettons,  $B''$  à travers la variation  $AB-*AB''$ . Aussi, les formes différenciatrices en langue, ces formes qui instaurent les signifiés dans leurs identités oppositives, doivent être envisagées non comme des formes établies, des formes définitivement distribuées, mais comme *des formes produites et renouvelées à l'occasion d'activités langagières*. Dans cette optique, on caractérisera les clauses  $AB$  et  $*AB'$  par la donnée (i) d'une singularité et (ii) d'un parcours de stabilisation. Examinons cela.

Les vocables  $B$  et  $B'$  délimitent (*via* le rapport d'« échange »  $R_s$ ) une certaine sous-région de la substance du contenu, qui par le biais de  $\sigma$  tient lieu d'espace de contrôle. Cet espace substrat n'est pas, en tant que tel, investi des frontières caractérisant l'opposition que contractent  $B$  et  $B'$  : il se prête en effet à une multitude de catégorisations réalisant des oppositions les plus diverses. Aussi, l'opposition entre  $B$  et  $B'$ , qui va être instanciée à partir des instructions que fournissent les clauses  $AB$  et  $*AB'$ , doit être conçue, non pas comme une opposition en *présence*, mais en *puissance* : comme un germe différentiel actualisé par l'activité langagière. Autrement dit, *les clauses  $AB$  et  $*AB'$  renferment l'information d'une singularité*, à savoir un potentiel d'actualisation de l'opposition entre  $B$  et  $B'$ . Passons alors au second point : la stabilisation de cette singularité.

Il s'agit maintenant de caractériser les processus dynamiques déterminant (i) l'actualisation de  $B$  en opposition à  $B'$  lorsque  $AB$  est produit et (ii) la « suspension » des frontières lorsque c'est  $*AB'$  qui est produit.

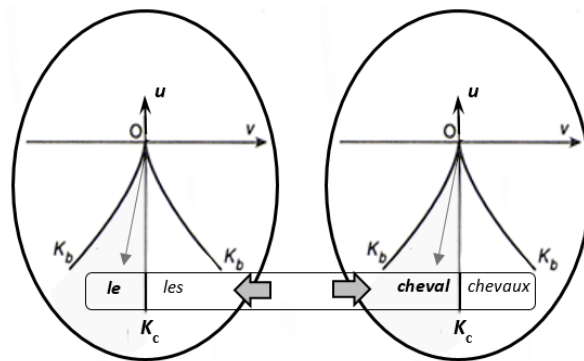
On sait que la réalisation des oppositions s'effectue suivant des parcours de stabilisation de la singularité-origine, qui, dans notre cas de figure, caractérise les clauses  $AB$  et  $*AB'$ . Aussi, l'actualisation de  $B$  *versus*  $B'$  est directement qualifiable par un *chemin de stabilisation*. Par exemple, si le vocable  $B$  pointe par le rapport d'échange, et dans son opposition (qualitative) à  $B'$ , des unités de la zone présentée en gris dans la figure ci-dessous (*remarque* : dans cette figure, pour des raisons de simplification, nous « écrasons » les niveaux  $W$  et  $F$ ), alors le parcours d'actualisation de  $B$  déclenché par la production du syntagme  $AB$ , sur la base des clauses  $AB$  et  $*AB'$ , sera donné par le chemin  $C$ . Rappelons que ce chemin « prend en charge » une opposition qualitative instable entre des attracteurs (notés aussi  $B$  et  $B'$ ) et résout l'instabilité à l'avantage de  $B$  (qui devient actuel en opposition à  $B'$  virtuel) : très exactement, c'est une forme dynamique déterminée (*via*  $\sigma$ ) par les unités de substance pointées par  $B$  qui est actualisée.



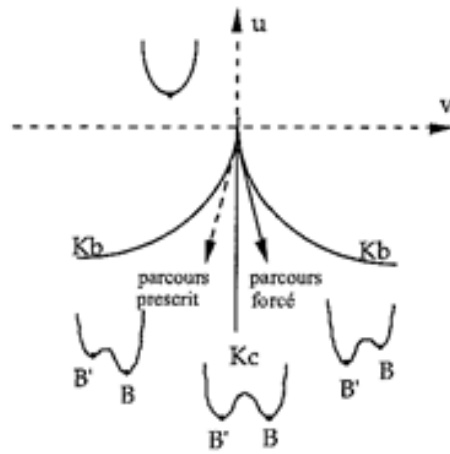


Aussi, la connexion fonctionnelle entre les rapports S&P et le plan des signifiés (substance du contenu catégorisée par des régimes différentiels) est fondée sur le principe suivant : *les prédicats de recevabilité attachés à des données variationnelles (par exemple AB et \*AB') déterminent une singularité du contenu et prescrivent un chemin de stabilisation orienté vers l'actualisation d'une forme dynamique associée (par le contrôle  $\sigma$ ) au vocable qui fait l'objet d'un traitement variationnel et qui est présent dans la construction recevable (à savoir B).*

Pour établir ce schéma dans une forme plus complète, il convient de considérer des paires variationnelles croisées, à savoir des corrélations de différences – comme par exemple les oppositions de nombre qui mettent en corrélation les alternances morphologiques d'un déterminant et d'une famille de mots (*le, la/les* ↔ *cheval/chevaux, canal/canaux...*). De ce cas, le parcours de stabilisation prescrit par la paire variationnelle (*le+cheval/\*chevaux*), et qui détermine l'actualisation de *cheval* dans son opposition constituante à *chevaux* se trouve complétée par la paire (*le/\*les+cheval*) qui détermine rétroactivement un parcours de stabilisation orienté vers l'actualisation de *le* en opposition à *les* (fig. suivante).



Examinons alors ce qu'il advient si un locuteur produit un syntagme « déviant », par exemple \*AB'. Dans ce cas de figure, la production de \*AB' détermine un parcours de stabilisation, nous dirons : « force » un parcours de stabilisation, qui tend vers l'actualisation de B' aux dépens de B alors virtualisé. En effet, la profération de B' lui confère une présence effective et force le système de la langue dans la direction de son actualisation. Aussi, la configuration dynamique est la suivante :



Deux chemins de stabilisation incompatibles s'affrontent, chacun visant à actualiser un pôle de l'opposition. En principe, ce conflit n'a pas de solution : pris entre les deux tendances, le chemin restera sur la frontière  $K_C$  ( $v = 0$ ), soit en position d'instabilité ( $u < 0$ ), soit en résorbant toute forme d'opposition ( $u > 0$ ). Dans les deux cas, aucune valeur oppositive stable n'est actualisée, et, partant, aucun signifié n'est promu à l'existence. Ainsi, l'impossible en langue (niveau S&P) relate bien l'inexistence en langue (niveau des formes du contenu).

Il reste que de tels « effondrements » structurels sont proportionnés à la couverture des jeux d'oppositions impliqués. Ainsi la violation d'une opposition de nombre, comme dans l'exemple précédent – opposition qui engage un très vaste territoire sémiolinguistique – donnera lieu à une dégradation structurelle de forte amplitude, elle-même traduite par un jugement d'irrecevabilité assuré. Dans le cas contraire, si la violation ne concerne que des parties limitées, les soubassements (en général grammaticaux ou morphologiques) du système restant indemnes, l'effondrement, bien circonscrit, n'est pas rédhibitoire et ouvre plutôt un champ d'interprétations.

Pour illustrer de tels fonctionnements, reprenons l'exemple du micro-paradigme (*enseignement, éducation*). Nous avons signalé plus haut que le rapport de concurrence entre *enseignement* et *éducation* trouve ses racines dans un rapport plus fondamental d'exclusion constituante qui assigne à ces items leurs valeurs oppositives. La paire variationnelle croisée « prééminente » (pour ainsi dire) qui y correspond étant la suivante : (*enseigner/éduquer* ↔ *quelque chose/quelqu'un*). Portant alors minimalement attention aux informations lexicographiques (du TLF), on retiendra que dans leurs emplois transitifs,

– *éduquer* s'adresse à des personnes ou à des groupes de personnes (*éduquer des enfants* ou *une classe sociale*), ou, par métonymie, des qualités ou des facultés attachées à ces personnes (*éduquer l'adresse, le regard...*). De leurs différents emplois, il ressort que *éduquer* et *éducation* concernent principalement des caractères intrinsèques de sujets, qu'il s'agit, sous un angle axiologique, d'épanouir, de faire progresser, de développer... L'objet de *éduquer* porte donc le trait d'intériorité /Int/.

– *enseigner* concerne des « matières » de différentes sortes : savoirs, compétences, pratiques..., mais aussi des attitudes, des comportements (*enseigner la patience...*). De façon générale on retiendra qu'« enseigner » consiste à transmettre des « contenus », autrement

dit à faire intérioriser à des sujets un objet, qui leur est donc au départ extérieur (/Ext/), et que, contrastivement à l'objet de *éduquer*, on pourra rapporter à ce trait.

L'opposition *enseigner/éduquer* est donc à corrélérer au contraste sémantique Ext/Int (à un sujet). Ce qui se caractérise par des parcours de stabilisation analogues à ceux de l'exemple précédent, et où *éduquer*, par exemple, prescrit à son complément une stabilisation vers des régions de contenu dont le contraste avec les régions attenantes s'exprime en termes d'intériorité (alors actualisé) *versus* extériorité (alors virtualisé).

Il reste que les valeurs sémantiques élaborées sur ces paires différentielles croisées peuvent être remises en jeu. Sans doute semble-t-il difficile d'appliquer *éduquer* aux objets directs de *enseigner*, ainsi : \**éduquer la grammaire, une doctrine, etc.* Mais, à l'inverse, si au premier abord, *enseigner* s'applique malaisément aux compléments de *éduquer* (comme il ressort dans l'apparente irrecevabilité générique \**enseigner quelqu'un*), de telles constructions, quand bien même, du fait d'un conflit insurmontable entre les parcours prescrits et forcés, elles échouent à produire des signifiés, ne conduisent pas pour autant vers un néant de signification. La raison étant que les effets de l'effondrement structural sont ici confinés, et que le résultat est alors de faire se recouvrir les sémantismes élaborés en deçà sur les paires différentielles considérées. Ainsi, des constructions (attestées) comme *enseigner des enfants, des jeunes gens, ou l'enseignement de la jeunesse*, annulent les oppositions produisant les traits /Ext/ et /Int/, pour les faire se recouvrir : *enseigner un enfant* c'est lui transmettre un savoir extérieur (i.e. *enseignement*) dans l'intention de son épanouissement et de sa progression intrinsèque (*éducation*).

#### 4 – Du « rendement » d'une MD du signe

Il faut observer que notre démarche ne revendique aucune originalité, tout du moins radicale : elle reprend une perspective problématique bien établie (l'analyse structurale) dont elle assume les hypothèses et les méthodes, et, plus avant, dont elle hérite, peu ou prou, de la productivité descriptive. C'est dire que la principale ambition d'une MD du signe sera de réinvestir, d'élargir et de reproblématiser un ensemble de travaux dont ceux de F. Rastier, mais sans omettre ses illustres prédécesseurs, constituent certainement une référence. Listant les principaux acquis on soulignera d'abord que la perspective MD porte l'analyse structurale, jusque-là conceptuelle-descriptive, à un niveau de détermination (mathématique) supérieur et ayant valeur objective. Ensuite, on soulignera l'introduction d'une problématique de la mise en forme des substances (*via* les notions de parcours de stabilisation et d'émergence de rapports différentiels) dans une optique dynamiciste qui porte au premier plan l'activité de parole, et, corrélativement, livre une analytique de la recevabilité. Sous ce jour, les résultats de l'analyse sémique peuvent être reconsidérés dans le détail des processus qui leur sont sous-jacents, et plus avant envisagés suivant de nouvelles dimension d'analyse (cf. *infra*). En deçà de telles reprises et relances d'analyses effectives, la perspective MD introduit un niveau d'intelligibilité et de nécessité qui n'est pas secondaire : ainsi par exemple, on hérite de quelques « grands » théorèmes dont la signification sémiolinguistique est immédiate et fondamentale. Par exemple, le théorème de Morse, qui établit que toute opposition peut être décomposée en oppositions privatives et/ou

qualitatives, des théorèmes de Thom sur la limitation de la complexité des morphologies différentielles... Mais ces apports ont aussi une dimension métathéorique, en ce qu'ils permettent de faire lien avec des perspectives *a priori* lointaines, ainsi la théorie énonciative de Culioli.

Dans la théorie culiolienne, en effet, on observe que les opérations linguistiques travaillent à configurer le champ des occurrences phénoménales suivant des régimes pareillement topologiques et dynamiques. Pour mémoire, mentionnons la construction du domaine notionnel attaché à une prédication, qui consiste à se saisir d'une classe d'occurrences phénoménales, à en homogénéiser (par voisinages successifs) une partie pour y instituer une structure d'« ouvert », puis à produire le « fermé » par complémentation, et ainsi établir une frontière. Cette configuration topologique est par ailleurs doublée d'une dynamique : l'ouvert comporte un centre attracteur, et dualement installe un gradient, etc. On retrouve donc bien dans ces deux approches une même conceptualisation topologique et dynamique — quand bien même l'instauration des seuils différentiels ne procède pas d'une même logique : d'émergence et d'oppositivité chez Saussure, d'opérations discursives et d'ajustements chez Culioli. Plus avant, les analyses énonciatives, par exemple de certains marqueurs de relation comme dans « *ca, c'est encore, presque, plus un ours* » qui supposent des parcours d'occurrences jusqu'aux valeurs limites (points frontières) trouvent dans le dispositif MD une expression formelle aboutie : l'accès aux occurrences parcourues s'y trouvant donc réalisée sur le mode du « contrôle » qui détermine pour une forme de mot donnée, et en opposition à d'autres unités morphémiques, les régions de substance où situer et actualiser un seuil différentiateur. Ainsi, l'analyse MD permet la jonction d'approches énonciativistes et d'analyses sémiques « classiques », et un tel élargissement descriptif n'est certes pas négligeable.

Mais s'agissant des aspects « concrets » de l'analyse, l'apport sans doute le plus important de la MD du signe concerne les formes mêmes de la « concrétude », c'est-à-dire la nature et la complexion des phénomènes à considérer en vue de leur reconnaissance. Car, comme on a déjà vu, l'architecture fonctionnelle du signe détient une signification phénoménologique — avec les conséquences que cela implique —, et un examen plus fin de cette architecture fait apparaître des strates de conscience verbale supplémentaires (qui font notamment écho aux « phases » de sens identifiées par Cadiot & Visetti) qui instituent autant de plans d'analyse sémantique distincts. Considérons en effet cette architecture fonctionnelle en mettant l'accent sur ses différentes composantes.

On ne retiendra d'abord que la pure position de paramètre de contrôle, attribuée primièrement à un complexe phonique. La conscience verbale qui y correspond est une simple conscience de disponibilité au sens où le signifiant est pris seulement comme susceptible de participer d'une configuration verbale à venir, et dans l'ignorance totale du rôle qu'il y tiendra. La conscience de disponibilité n'est rien d'autre qu'une conscience de ce moment singulier d'une « ouverture sur... », sans détermination aucune de l'orientation d'une telle « ouverture ». Il s'agit là d'un premier état de sémiotisation, où l'objet concret au départ limité à lui-même pour ainsi dire abandonne son quant-à-soi et se pose comme « fenêtre sur » un au-delà, mais sans considérations sur le champ auquel il donne possiblement

accès ni sur la fonction qui lui reviendra dans une configuration sémiotique globale à la participation de laquelle il s'annonce donc disponible. De cette strate de conscience verbale relèvent par exemple les portions syllabiques telles que primairement perçues dans le déroulé d'un discours, à savoir en tant qu'elles sont encore dans l'incertitude de la fonction sémiolinguistique qui leur reviendra (ainsi, comme morphème ou comme simple partie d'un vocable plus large). La notion de « son de mot », qui est plus qu'un « son » mais pas encore un « signifiant » recouvre cette strate de conscience verbale, et la suivante.

À un degré fonctionnel supérieur, et soutenu par la conscience sous-jacente de disponibilité, on prendra en compte la connexion de contrôle, mais du seul point de vue de son existence (abstraction faite de son identité propre, à savoir son renvoi à telle ou telle région de contenu). L'objet de conscience ainsi retenu procède d'une simple conscience d'engagement (au sens). On retrouve ici le plan de la « signifiante sémiotique » de Benveniste (1974, p. 222), plan sollicité dans les épreuves de « décision lexicale » où il s'agit de reconnaître un stimulus dans sa simple qualité de mot ou de logatome (pseudomot). Rappelons en effet que, du point de vue de Benveniste, les langues naturelles combinent deux régimes de signifiante : la signifiante ressortissant du système de la langue, et la signifiante telle que s'accomplissant en discours. Ce qui les différencie essentiellement ce sont les modalités, valant alors critères, suivant lesquelles ces deux régimes de sens se laissent appréhender. Alors que la signifiante d'une unité sémiotique n'apparaît que sous le prisme de l'opposition présence/absence, celle qui émane du discours se prête à être « comprise », donc saisie dans son identité spécifique. Autrement dit, s'agissant d'un signe comme entité du système de la langue, « il n'est [pas] question de définir le sens [...]. Au plan du signifié, le critère est : cela signifie-t-il ou non ? Signifier c'est avoir un sens sans plus » (Ibid., p. 222) et « en sémiologie, ce que le signe signifie n'a pas à être défini ». Au plan du discours, en revanche, lorsqu'il s'agit donc de « la langue en emploi et en action », la signification réside dans « l'intenté » de l'acte : dans ce que le locuteur veut dire. En d'autres termes, le sens de la phrase est dans « l'actualisation linguistique de la pensée [du locuteur] » (Ibid., p. 225) ou encore dans « l'idée qu'elle exprime ». C'est dire que dans ce cas, il ne suffit plus au signe d'être simplement « reconnu », donc saisi comme disposant d'un signifié et sans autre mention que l'existence de ce signifié : le discours demande à être « compris », et ceci passe par une appréhension sémantique ayant prise, au-delà de la simple présence du sens, sur une identité de signification spécifique. C'est précisément de la strate de signifiante « sémiotique » (au sens de Benveniste) que rend compte la conscience d'engagement : une forme d'expression est reconnue comme un authentique signifiant en regard de l'existence ou non d'une connexion fonctionnelle de contrôle, qui atteste donc de son implication dans un univers de significations.

La strate suivante sollicite la connexion fonctionnelle de contrôle dans son identité spécifique (renvoi à un sous-domaine particulier de la substance du contenu) mais sans qu'une conscience de signifié, qui relève de la strate suivante, ne soit déjà disponible. Nous nous situons donc ici à un niveau intermédiaire de la formation du sens : au-delà des consciences de disponibilité et d'engagement, mais en deçà d'une pleine conscience de

signifié, voire de remplissement. Une qualification de cet état intermédiaire d'accès au sens nous est donné avec le concept de motif élaboré par (Cadiot & Visetti).

La strate de conscience verbale suivante est pour ainsi dire le point focal du dispositif MD, en tant qu'il restitue un acte de visée significative. À ce niveau s'élabore une conscience de signifié comme conscience d'une structuration différentielle instituant des identités négatives de signification.

Terminons alors notre traversée des épaisseurs de la conscience verbale en faisant état de la conscience de remplissement (Husserl; ou, dans les termes de Merleau-Ponty, consommation) non explicitement située dans le schéma MD, mais qui constitue la suite logique quoique non nécessaire de l'épaississement conscientiel du signe : il s'agit dans l'acte de remplissement de porter un objet négatif et simplement intentionnel (le signifié) à un degré de positivité et d'effectivité supérieur, à travers par exemple, l'actualisation d'une représentation mentale, ou une détermination catégoriale, ou encore le renvoi à un référent. On sort ici du champ sémiolinguistique.

## **5 – Pour conclure**

Le dispositif fonctionnel ici mis sur pied établit et explique, comme on a vu, l'unité indivise du signe. Mais si les signifiés ne sauraient donc être conçus séparément des signifiants, il n'en est pas de même réciproquement : la donnée des signifiants (comme facteurs de contrôle) est, toujours par construction, un préalable fonctionnel à l'établissement de signifiés. Signifiants et signifiés ne sont donc pas les pôles symétriques d'une unité intégrée. Cette dissymétrie interne dévoile son sens fonctionnel aussitôt qu'on examine plus en détail le principe de l'intégration du signifié au signifiant.

Car, comme il a été vu, c'est précisément en tant qu'ils participent de rapports S&P contrastifs, qui prescrivent des parcours de stabilisation d'un « germe structurel » vers certaines distributions différentielles en substance de contenu, que les signifiants déterminent l'actualisation de signifiés, et que les unités d'expression se trouvent alors investies des différences de sens qu'elles contrôlent et instituent donc. Mais aux parcours « prescrits » répondent dualement des parcours « forcés » qui sont comme l'envers structural des significations possibles en langue. La signification différentielle assignée à un signifiant en discours procède en effet, dans une logique toute oppositive, de l'exclusion « constituante » d'autres signifiants à la place syntagmatique qu'il y occupe. Ainsi la possibilité d'une signification portée par un signifiant repose, au travers de variations paradigmatiques, sur la possibilité de montages impossibles en langue. On comprend donc le sens fonctionnel de la dissymétrie du signe. Car si le signifiant et le signifié partageaient un même statut et une même fonction, en somme s'ils tenaient des rôles équivalents à titre de constituants du signe, l'anéantissement de l'un entraînerait celui de l'autre et réciproquement, et il serait alors impossible d'impliquer en langue, à des fins de construction sémantique, des configurations syntagmatiques outrepassant la légalité linguistique. Mais il n'en est pas ainsi, comme en témoigne le « maintien » du signifiant quand bien même aucun signifié ne se trouve actualisé : lorsque le processus de différenciation du contenu échoue en

écho à une violation de la légalité linguistique, anéantissant alors toute existence sémantique en langue, la face du signifiant n'en subsiste pas moins à une conscience linguistique comme complexe phonématique ou graphématique ouvrant alors sur un néant de signification. La dissymétrie du signe est donc pour partie le corrélat fonctionnel d'un système qui, *via* les rapports S&P et en tant que ceux-ci mettent fonctionnellement en jeu l'impossible de langue, *incorpore les modalités de sa propre transgression* en même temps qu'elle rend possible des altérations, des ajustements, des reconfigurations de ces significations « disponibles » que nous livre ce que Merleau-Ponty dénomme la *parole parlée* (versus *parlante*)

On a pu voir aussi que les formes (la MD du signe) qui instituent le signe comme connexion indivise d'un signifiant et d'un signifié, d'une part, détiennent une signification phénoménologique, en ce qu'elles règlent l'apparaître des signes, et, d'autre part, participent de la constitution d'une objectivité linguistique, en ce qu'elles règlent la distribution différentielle du possible et de l'impossible en langue — distribution corrélatrice d'un ordre de légalité linguistique. Ainsi les formes de la connaissance empirique d'une certaine classe de phénomènes — à savoir un certain appareil conceptuel qualifiant convenablement les dits phénomènes en ce qu'il rend compte de leurs fonctionnements observables — se découvrent partie prenante, au moins partiellement, de la constitution même des phénomènes dont elles produisent l'objectivité. Dans cette perspective, la pratique des signes : leurs engagements effectifs et réfléchis dans l'accomplissement d'actes d'expression ou de communication finalisés, et dont une science sémiolinguistique exposerait donc les principes et les modalités, se trouve incorporer le moment et conditionner la forme de leur advenue. C'est dire, plus précisément, que la façon dont le signe configure sa présence est l'expression manifeste des catégories et des lois suivant lesquelles les phénomènes sémiolinguistiques sont pensés, sinon dans leur être objectif, du moins selon les modalités de faire langue et de faire sens qui se trouvent favorisées dans le cadre global d'un projet culturel.

Dévoiler, sur des bases gnoséologiques assurées, comment toute phénoménalité sémiolinguistique manifeste directement (*i.e.* « exprime ») les modalités d'un « faire sens » porté par un contexte socioculturel et réalisé au travers de contraintes normatives, voilà bien l'ambition majeure d'une sémantique morphodynamique – ambition qui renoue avec une problématique de l'expressivité et plus précisément avec l'hypothèse d'une perception d'emblée sémiotique (puisant à Merleau-Ponty et largement retravaillée par Visetti), et ambition qui intègre la sémiolinguistique aux divers horizons des sciences humaines. En contrepartie, la MD du signe borne ses analyses au plan des structures formatrices : elle livre les déterminations systémiques (différentielles) qui configurent les signes et les *préparent* au sens mais reste en retrait de leurs réalisations sémantiques effectives, passibles d'une qualification positive (catégoriale, conceptuelle, logico-prédicative, référentielle...) et qui s'accomplissent en sortant de la sphère proprement sémiotique (cf. *infra* Benveniste, Husserl, Merleau-Ponty...).





## **Bibliographie**

- Benveniste, Emile, 1974 : *Problèmes de linguistique générale II*, Gallimard, Paris.
- Cadiot, Pierre, Visetti, Yves-Marie, 2001 : *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*, PUF, coll. *Formes Sémiotiques*, Paris.
- Culioli, Antoine, 1990 : *Pour une linguistique de l'énonciation ; Opérations et représentations, T. 1*, Ophrys, Paris.
- Culioli, Antoine, 1999 : *Pour une linguistique de l'énonciation ; Formalisation et opérations de repérage, T. 2*, Ophrys, Paris.
- Ducrot, Oswald, 1968 : *Le structuralisme en linguistique*, Le Seuil, coll. *Points*, Paris.
- Godel, Robert, 1969 : *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de F. de Saussure*, Droz, coll. *Publications Romanes et Françaises*, 61, Genève.
- Hjelmslev, Louis, 1968, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, coll. *Arguments*, 35.
- Hjelmslev, Louis , 1985 : *Nouveaux essais*, PUF, coll. *Formes sémiotiques*, Paris.
- Husserl, Edmund, 1969 : *Recherches logiques (prolégomènes)*, vol. 1, PUF, coll. *Epiméthée*, Paris.
- Husserl, Edmund , 1991 : *Recherches logiques (recherches 1 et 2)*, vol. 2, part. 1, PUF, coll. *Epiméthée*, Paris.
- Husserl, Edmund , 1995 : *Leçons sur la théorie de la signification*, Vrin, coll. *Bibliothèque des textes philosophiques*, Paris.
- Petitot, Jean, 1985a : *Les catastrophes de la parole*, Maloine, coll. *Recherches Interdisciplinaires*, Paris.
- Petitot, Jean, 1985b : *Morphogenèse du sens : 1, Pour un schématisme de la structure*, PUF, coll. *Formes Sémiotiques*, Paris.
- Petitot, Jean , 1992 : *Physique du sens : de la théorie des singularités aux structures sémio-narratives*, éditions du CNRS, Paris.
- Piotrowski, David, 1997 : *Dynamiques et structures en langue*, Paris, CNRS Éditions, coll. *Sciences du Langage*, Paris.
- Piotrowski, David , 2009, *Phénoménalité et Objectivité Linguistiques*, Paris, Champion, Collection *Bibliothèque de Grammaire et de Linguistique*.
- Piotrowski, David , 2010, « morphodynamique du signe ; I – L'architecture fonctionnelle », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 63, p. 185-203.
- Piotrowski, David, 2011, « morphodynamique du signe ; II – Retour sur quelques concepts saussuriens », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 64, p. 101-118.
- Piotrowski, David , 2012, « morphodynamique du signe ; III – Signification phénoménologique », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 65, p. 103-123.
- Piotrowski, David , 2012, « Sur la concrétude du signe : Saussure et Husserl », *Tribune Internationale des Langues Vivantes*, n° spécial *Linguistique et phénoménologie du langage*, P. Cadiot coord., mai 2012, p. 30-43.
- Piotrowski, David , 2013, « L'opposition sémiotique/sémantique comme articulation de la conscience verbale », *Versus— Quaderni di Studi Semiotici*, 117, p. 27-52.

- Piotrowski, David , Visetti, Y.-M., 2014, « Connaissance sémiotique et mathématisation : sémiogénèse et explicitation », *Versus — Quaderni di Studi Semiotici*, n° 118, p. 141-170.
- Piotrowski, David , Visetti, Yves-Marie, 2017, « The game of complexity and linguistic theorization », in Perconti, P., La Mantia, F., Licata, I., (Eds), *Language in Complexity*, Springer, coll. Lecture Notes in Morphogenesis.
- Piotrowski, D., 2017, *Morphogenesis of the Sign*, Springer Publisher.
- Saussure, F. de, 1972 (1916), *Cours de linguistique générale*, Payot, coll. *Bibliothèque Scientifique*, Paris.
- Saussure, F. de, 1974, *Cours de linguistique générale*, Édition critique par R. Engler, Harrassowitz, Wiesbaden.
- Saussure, F. de, 2002, *écrits de linguistique générale*, Gallimard, coll. *Bibliothèque de philosophie*, Paris.
- Saussure, F. de, 2005, *Cours III : Le troisième cours*, Cahier d'É. Constantin, CFS, vol. 58.
- Thom, R., 1990, *Apologie du logos*, Paris : Hachette.
- Thom, R., 1977, *Stabilité structurelle et morphogénèse*, Paris, InterÉditions.